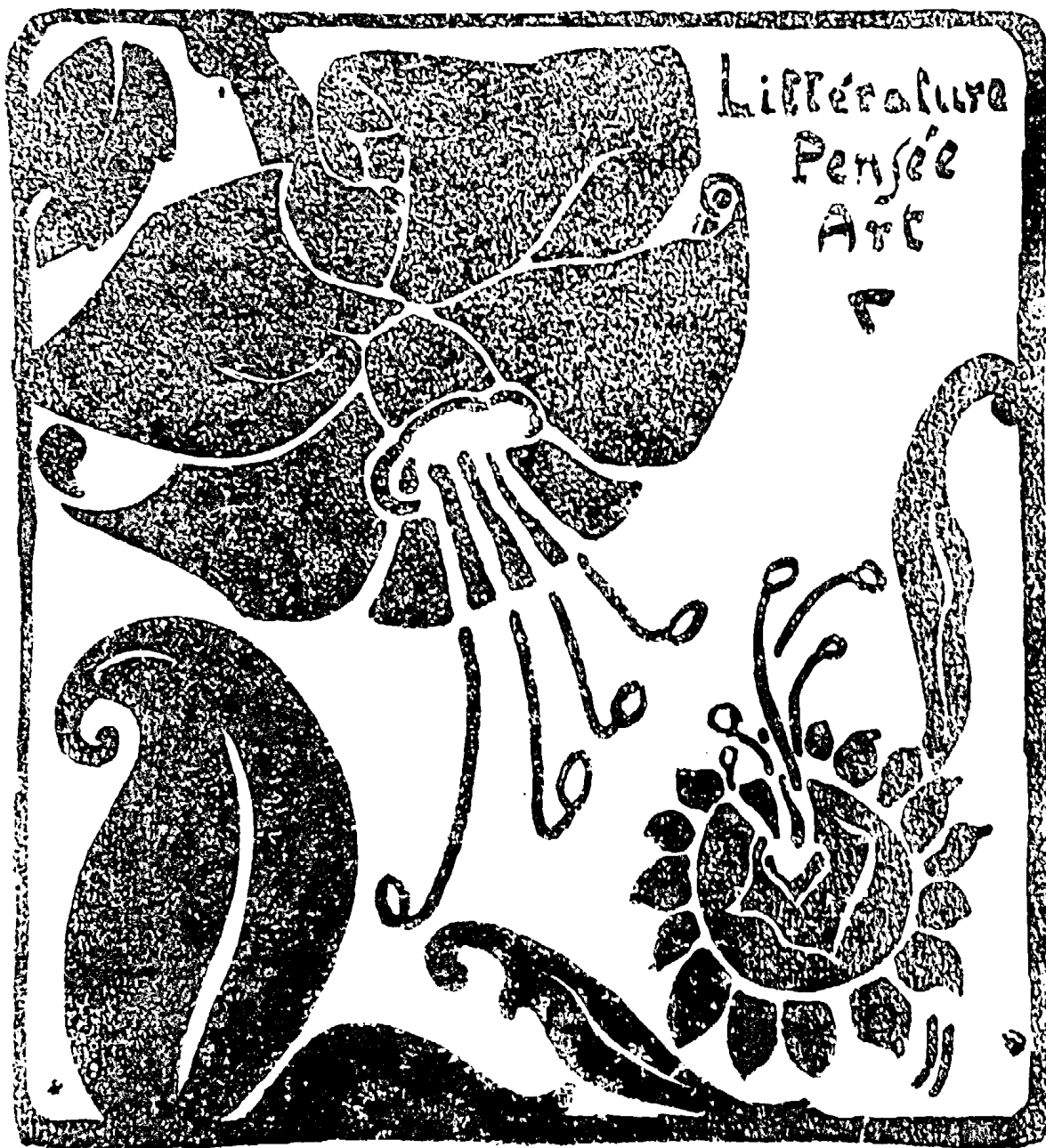




# *Ideal et Réalité.*



Editions du FAUNE  
PARIS

Conseiller Fondateur : THÉMANLYS

# Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Directeur : **Gustave ROUGER**

Rédacteur en Chef : **Maurice HEIM**

Principales Chroniques. — *Livres* : Gustave ROUGER, Maurice HEIM. — *Poésie* : PÉRADON. — *Théâtres* : Philippe CROUZET, Hélène CLAIROY. — *Revue* : Marc SEMENOFF. — *Peinture* : George BOUCHE, Jacques BLOT. — *Musique* : André de COUDEKERQUE-LAMBRECHT. — *Danse* : Georges FAYARD. — *Sciences Psychiques* : Claire THÉMANLYS. — *Le Groupe Idéal et Réalité* : I. R. — *Le Cinéma* : Intérim. — *Lettres russes* : Eugène SEMENOFF. — *Un Choix parmi les Livres* : S. B. de T.

---

## SOMMAIRE

	Pages
I. Péradon : <i>Soyez selon votre Vérité</i> .....	145
II. Thémanlys : <i>l'Instructeur</i> (suite) .....	151
III. Maurice-Pierre Boyé : <i>Poèmes d'Ile-de-France</i> ..	159
IV. George Bouche : <i>De la Simplicité</i> .....	162
V. Thémanlys : <i>En Communion Profonde</i> , roman (suite).	163

CHRONIQUES DU MOIS. — *Les Livres* : Marc SEMENOFF, PÉRADON. — *Le Théâtre* : Philippe CROUZET. — *La Musique* : André de COUDEKERQUE-LAMBRECHT. — *Un Choix parmi les Livres* : S.-B. de T. .... 181

---

*Abonnement* : 20 fr. par an. — *Etranger* : 25 fr.  
(Voir 3<sup>e</sup> page de la couverture.)

Nos abonnés reçoivent des billets de faveur pour les manifestations publiques du Groupe IDÉAL et RÉALITÉ.

TOUS DROITS RÉSERVÉS



## Soyez selon votre Vérité

---

Il y a en votre âme quelque chose de résistant que la vie touche, modèle, et qui, pourtant, ne se laisse point entamer, quelque chose de pur qui s'accroît sans se mélanger, à quoi rien de ce qui est transitoire, tangeant à votre besoin profond, ne peut se mêler, quelque chose de constant à quoi tout se rapporte et qui grandit sans perdre sa forme essentielle. C'est la vérité de votre âme. Elle est une, parce qu'elle est le fruit longuement nourri par votre existence. Elle est ce qui a serré ce lien qui fait de vos jours une gerbe. Elle est la loi qui contrôle chaque instant du même point de vue, permet de juger toute chose d'un point fixe, et, ainsi, donne une notion synthétique, ordonnée, de vous et du monde. Elle évolue vers un but caché pour vous, obscurément clair pour elle. Nécessitée par votre vie et son hérédité, elle se nécessite elle-même. Vous la retrouvez toujours en vous, et rien ne vous satisfait profondément qui ne peut la toucher en profondeur, se mélanger à elle, l'accroître.

Parfois l'intelligence, cette activité de l'âme, extrême pointe du feu qui est vous, s'éloigne de sa vérité

comme la flamme semble quitter les charbons. Vous savez que, cette âme vraie, votre enfance l'a suivie patiemment, fervemment, à l'âge où l'on est sincère envers soi-même, parce que les idées acquises ou reçues ne peuvent entamer une personnalité particulièrement forte d'être en train de se créer. Quand vient le temps où votre force est abondante et l'âme déjà enrichie, où le feu qu'ils entretiennent brûle somptueusement au souffle du monde, l'intelligence s'échevèle en vous.

Elle va, touche à tout, flambe le vide, incendie la pensée naissante, s'épuise pour renaître, et, se gaspillant, n'éclaire plus la seule route qui est la vôtre, n'échauffe plus cette seule part de la vie pour quoi vous vivez. Les apparences se multiplient, le monde s'agrandit, et, orgueilleux de donner une flamme vacillante à tout ce qui s'offre à vous, vous prodiguez magnifiquement la richesse de votre pauvreté. Séduit par le jeu de l'intelligence, il vient une heure où vous ne savez plus quelle est votre route, et cette vie à quoi vous vous devez nécessairement. Vous croyez découvrir partout, successivement, simultanément, la vérité de votre âme. L'art, la morale, la philosophie, l'exercice des sens, vous présentent des idéaux séduisants. La vigueur d'une construction intellectuelle, le charme d'un contentement sensuel, qui caressent superficiellement votre goût d'absolu et votre besoin de sensation, vous donnent l'illusion d'être comblé. Vous ne savez pas, vous ne voulez pas savoir, dans ce désir de perfection réalisée, inné à l'âme prédestinée à grandir, que ces constructions et ces sensations ne sont pas pour vous, ne peuvent pas tenir à vous, ni vous augmenter. Elles vous sont étrangères. La nouveauté vous

touche, la voix des autres vous emplit. Vous ne savez pas qu'il n'est de chemin droitement accompli que celui que l'on parcourt seul, aux côtés des hommes. Si vous avez cela en vous, au scintillement de l'intelligence vous ne le voyez plus. Vous marchez vers les buts désirés. Le goût de votre plaisir, ce besoin de bonheur et la nécessité de juste orgueil qui sont l'homme en essence, vous laissent croire que votre vérité est là où se révèle pour vous le mirage du jardin aimé, votre paix dans l'exaltation et la joie. Vous tendez la main. Tant sont forts ce goût et cette obligation de vivre en plénitude que vous croyez connaître ces fruits du jardin et vous en nourrir. L'intensité du désir supplée à l'insuffisance de la sensation. Tout est d'or autour du feu. Cela n'a qu'un temps. Le sentiment de l'incomplet, le réel regret de se voir diminué, ou seulement non augmenté, la lassitude d'un effort qui ne se comble que de lui-même, tout vous ramène un jour, déçu, devant vous. Vos yeux éblouis méfiants, ne discernent plus la vraie route, vous ne vous sentez plus à l'aise aux angles de votre vraie vie. Votre vraie âme rougeoit dans une ombre plus obscure de tout ce vain départ de flamme. L'excès même de l'inutile espoir exaspère le doute, et l'incertitude germe sur la désillusion.

Restez fidèle à vous-même. Ne perdez pas votre guide. N'abandonnez pas votre vérité pour aller vers une âme d'un instant. Cherchez à vous satisfaire essentiellement et non en surface. Ne vous contentez pas de ces caresses que l'esprit et le corps reçoivent du nouveau. Ils sont faits pour la possession. N'attendez pas la lassitude, la satiété trop vite venue de ce

qui, réellement, n'a pas de prix. Allez à cette volupté intellectuelle qui ne vient, qui ne peut venir que de la plénitude de votre âme vraie, lorsque la vie pour quoi elle est faite la pénètre et qu'elle la pénètre à son tour. Vos sensations, vos sentiments, le mouvement même de votre évolution ne vous contentent que s'ils lui sont nécessaires, et les seules idées qui peuvent vous combler sont celles qu'elle construit patiemment de ses mains dans l'effort, avec les matériaux choisis et amassés par elle. A qui l'aime en sincérité, en simplicité, la vie est bonne et échange de la joie. Car la vie est un geste d'amour.

Il faut que votre âme soit l'amoureuse comblée par la vie. Elle ne le sera que si fidèlement, entière, pour soi et pour elle, elle se donne. Nul n'aura le bonheur de la vie s'il ne s'efforce de l'orner, de la grandir et d'être plus digne d'elle en grandissant. Il faut la désirer, la chercher, s'en emparer, et de celle-là seule pour quoi il est fait. Là est le sentiment de l'équilibre. Si l'ennui vous vient de semblables émois, si la répétition de vos idées, la lenteur d'une marche qui veut être sûre, n'éveille plus en vous cet élan de connaître qui est votre propre satisfaction, ne soyez pas impatients. Attendez que votre âme enrichie par sa propre existence, et la vie où elle puise sans arrêts, soit assez renouvelée pour former des idées plus neuves, plus pures, plus belles, perfectionnant avec passion ce qu'elle est. Ce labeur de divin artisan, qui n' imagine l'intense satisfaction qu'il donne au seul espoir de voir naître et resplendir une œuvre qui est soi ? Vous le mesurez, pesant ce qui reste en vous de ce que vous avez été, en prenant conscience de ce que

vous êtes. Cette marche vers une perfection morale, une pleine réalisation de soi, est conditionnée par les circonstances. Mais votre volonté la guide. La barque énergiquement pilotée est la première au port. Et s'il est vrai que vous n'atteindrez jamais le but, que toujours quelque chose, devant l'idéal, fera défaut à l'image pour être intégralement elle et satisfaisante, vous savez que l'infirmité d'être humain est, à la fois, notre grandeur et notre consolation.

C'est la grande tâche de votre vie sur la terre. Valoir toujours plus avec une joie toujours accrue. Cela seul vous comble qui vous assure de votre dignité grandissante. C'est l'image de ce que vous serez un jour qui vous donne le goût de la vie, le besoin de vivre toujours plus vivant, riche de sensations, généreux de sentiments, prodigue d'idées, qui vous ôte la honte du temps perdu. Elle est cette beauté dont vous aimez en vous les premiers signes. Elle vous permet, sans souffrir, d'être votre juge. Cet idéal ne peut être qu'une évolution logique, vers un épanouissement au point humain de perfection. Ce n'est qu'attaché à cette tâche dure, incessante et profondément noble de ne s'intéresser qu'au plus haut de vous que la grâce du contentement de soi viendra vous toucher. Vous connaîtrez le calme d'être vous. Vous connaîtrez l'espoir intérieur d'atteindre, la fièvre de s'efforcer, la divine consolation d'être aimable à vos yeux, et enfin, par dessus tout, la vie pleinement, sainement, passionnément sentie en tout ce qu'elle peut posséder de richesses qui vous contentent.

Soyez fidèle à votre vraie âme. Elle est là où vous connaissez la joie sans regret, le plaisir sans remords.

Elle n'a plus l'effroi du temps qui passe, hier et demain se confondent également nécessaire l'un à l'autre, également beaux. Et le néant pour elle n'est que l'heure d'un juste repos gagné.

Refusez-vous à l'illusion, il est indigne de se tromper soi-même. Allez. Ne jouez pas avec les fleurs de la route, choisissez-les, emportez-les, et celles-là seules dont le parfum n'est jamais amer et dont la cendre ne tâche pas les doigts. Hâtez-vous. Rien ne vaut d'être soi, et de vivre. Et vous ne vivez pas si vous n'êtes pas vraiment vous. Chaque instant hors de votre vérité c'est du bonheur que vous ne connaîtrez point, c'est une pierre qui manquera toujours à votre maison, c'est ce pas que vous n'aurez plus un jour le temps de faire et qui séparera vos mains du fruit d'or. Telle est la simplicité profonde de la raison de vivre.

**Tout est perdu qui n'y contribue pas.**

PERADON.





---

## L'INSTRUCTEUR

(SUITE)

---

Car il n'est pas bon de frauder la qualité des aliments; il n'est pas bon de tromper sur l'origine des objets; il n'est pas bon de donner une quantité moindre que celle due; il n'est pas bon de ne pas réaliser une promesse sur laquelle autrui a construit en confiance; il n'est pas bon de travestir la vérité, de sorte que l'intelligence de l'homme ne lui servira qu'à errer sur de fallacieuses données; il n'est pas bon de diminuer le bien général ou particulier pour satisfaire l'avarice et l'égoïsme de quelques-uns...

Parce que ces malhonnêtetés amoindrissent les êtres qui les subissent, arrêtent leur essor, augmentent leurs souffrances, alourdissent leur travail, gaspillent leur temps, qui est l'étoffe précieuse dont toutes choses se font, et leur énergie qui, en ordre, doit être aidée à utiliser le temps pour un maximum de réalisation.

Mais sans s'élever jusqu'à la Bonté qui est une synthèse immense, l'homme honnête sera déjà un heureux facteur social. Il aura compris les rapports nécessairement réciproques de l'homme à l'homme. Il aura perçu que les actions ont leur réaction et que la

justice est la garantie irremplaçable de la libre activité de chacun.

Là est la base de la sociologie qui contient la morale, c'est-à-dire la mesure guidant la conduite. C'est pourquoi l'apôtre Paul adjure ses enfants spirituels de voir l'Humanité comme un seul être, et de n'en pas diviser l'unité.

L'homme ne vit pas isolé, mais collectivement. La civilisation est le perfectionnement de la Cité. Sans cité, pas de civilisation.

Intelligence, Beauté, Art, Science, Amour, sont les fruits de l'arbre Humanité.

Littératures, monuments, coutumes, lois, institutions, sont les fruits des grosses branches, les nations.

L'homme a besoin de l'homme. Ce qui est fait à un seul, en bien ou en mal, en vérité est fait à tous.

D'où la splendeur de la parole antique et vénérée :  
« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Elle est égale, cette parole, à la justice, à la bonté, et à tout sentiment plus vaste encore qui pourrait se faire jour en l'âme de l'homme vers l'Harmonie. Elle contient par conséquent l'Honnêteté, et toutes les autres vertus sociales.

Mais il est nécessaire d'analyser la synthèse, non pour la dessécher en la divisant, mais pour l'épanouir en la connaissant.

N'est-ce pas là que vient se placer cette vertu d'humanité dont parle Kung-Tseu et qu'il mettait au sommet de l'échelle des vertus, parce qu'elle les résumait et les contenait toutes, à ses yeux ?

Et si, dépassant le cadre de l'action proprement dite et du monde matériel : commerce, propriété, hygiène, qui doivent être assurés, nous considérons le monde de la parole et de la pensée, nous voyons de nouvelles et impérieuses raisons de bonté, de justice, d'honnêteté et, en résumé, d'humanité.

Les vieilles formules du langage, pleines d'enseignement, dégagent des vérités voilées. On dit, avec raison : une parole *blessante*, car la parole est une arme qui peut blesser ou guérir.

La politesse, donc, l'urbanité, sous une apparence de simple formalisme, ont une importance très grande dans la réalisation de l'harmonie.

Par ces vertus, les forces nerveuses, psychiques et mentales des hommes, sont respectées et augmentées, tandis que leur absence, dans les relations humaines, produisent des blessures par où s'écoulent, inutiles, des énergies précieuses.

Et le langage a encore une fois raison, dans son vieux style, de donner aussi au mot honnêteté le sens d'urbanité et de politesse.

Combien, en vérité, toutes ces vertus s'enchaînent et se contiennent !

La politesse, habitude de la Cité, contient elle-même l'exactitude. « L'exactitude est la politesse des rois. »

Sans l'exactitude, le temps est gaspillé, le travail est rendu confus, l'inspiration, ainsi que toute autre collaboration, sont endommagées.

Or, le temps, le travail, la pensée, c'est l'essence de tout ce qui fait l'Humanité.

---

Il faut apprendre à les respecter. Ces vertus sociales étant la base de toute paix et de toute liberté d'esprit, sont la base de tout essor spirituel.

Les peuples doivent les épeler sans cesse, mais les hommes supérieurs seuls peuvent les pousser vers la perfection.

C'est pourquoi je vous le dis : Il n'y a pas d'Initiation sans la pratique de ces vertus premières.

Et en vérité la porte du Jardin qui entoure le Temple s'appelle Urbanité.

Ces choses donc, enseignez-les par la parole, mais démontrez-les par l'exemple.

\*  
\* \* \*

Le lendemain, réunissant les disciples sous le même arbre, l'Instructeur parla, sans attendre aucune question, depuis la première heure de l'après-midi jusqu'après le coucher du soleil. Il leur dit :

— Vous m'avez fait toucher hier la racine cachée qui nourrit tout l'édifice humain, tout le temple initiatique. Dans leur humble apparence, les vertus sont le reflet de la divinité dans l'homme. Les connaître, les aimer, les acquérir, les vivre, les répandre, c'est l'OEuvre centrale.

Et je veux reprendre patiemment avec vous cette route sévère qui monte vers les cimes...

Vous qui avez pris votre place de travailleurs dans l'ordre de l'Harmonie, salut !

Recevez d'un cœur sincère la connaissance que vous

appliquerez, la discipline que vous suivrez, la pratique que vous accomplirez pour réaliser le But commun : connaissance, discipline et pratique sans lesquelles il n'y a aucune possibilité de progresser vers ce But, et par lesquelles, seulement, le grand Œuvre de la Formation et du perfectionnement du Monde peut être atteint.

Souvenez-vous que pour continuer à former, c'est-à-dire à perfectionner le Monde, ce monde qui a déjà été amené jusqu'à ce haut degré de développement,

le point fondamental est pour vous de comprendre, d'aimer, de continuer les méthodes qui ont obtenu cet état de civilisation relative.

Dans cette civilisation, il y a le mieux et le moins bon. Vous discernerez ce mieux. Vous reconnaîtrez quelles méthodes, quelles disciplines y ont conduit.

Depuis le commencement de la Formation du Monde, de bonnes méthodes ont été employées, puisqu'il y a eu le progrès.

Vous séparerez aussi le moins bon. Vous ne suivrez pas les méthodes qui ont retardé, faussé, terni, d'âge en âge, la civilisation progressive.

Vous séparerez donc le pur de l'impur, ce qui est meilleur de ce qui est moins bon.

C'est pourquoi votre premier travail, avant toute innovation, toute découverte, doit être de réaliser l'enseignement de la haute sagesse traditionnelle qui a été promulguée, prêchée, enseignée, répandue, fragmentairement, de cent manières par l'exemple, par la parole, par l'écrit, par les sentences et les proverbes,

par les préceptes et les formules, par les symboles et par le langage même.

Former, c'est construire.

La Vertu est la Force qui construit.

C'est pourquoi tout travail d'initiation, d'apostolat, de pratique, a pour base la Vertu, manifestée dans les différentes vertus, qui sont les formules nécessaires pour la construction individuelle et sociale, qui seule peut construire le Monde.

Vous cultiverez donc avec zèle en votre pensée et en votre activité les vertus sociales, bases de la civilisation progressive.

D'abord la bonté, la volonté de répandre le bien, de semer le bonheur. La bonté, qui est bienveillance, dévouement, douceur, entr'aide, harmonie, amour de l'humanité.

La simplicité du cœur, la sincérité que ne voile pas le mensonge destructeur et qui va droit et noblement vers son but, en pensée, en parole et en action.

La modestie, absence d'orgueil, de vanité, et de dédain d'autrui, qui permet la communion des âmes, à travers la conductibilité de la forme.

La politesse, usage de ville, urbanité, raffinement aimable des relations, qui comporte toute la justice, et plus encore.

La loyauté, qui suit la loi de la parole donnée et qui comprend l'exactitude, la précision, la fidélité, l'honnêteté, sans lesquelles la construction humaine ne peut s'élever, ni s'épanouir.

Et tout cet ensemble que Confucius appelait si justement la vertu de l'Humanité et Saint Paul la Charité, c'est-à-dire la grâce de comprendre et de vivre, comme une seconde naissance, une naissance spirituelle, l'identité, l'Unité, la Communauté humaine.

Vous pratiquerez donc ces vertus avec ardeur, vous les méditez, vous les perfectionnerez, vous qui avancez sur la route médiane, la route de la Terre Promise, la route initiatique.

Il est nécessaire que vous soyez distingués de la foule ignorante par l'éclat de ces vertus.

Réprouvez donc, et rejetez, les formes inférieures de relations sociales qui empêchent la vie humaine de fleurir.

Réprouvez l'esprit d'égoïsme, de mensonge, d'ambition, d'orgueil, de médisance, de hauteur méprisante, d'envie, de vulgarité, d'impolitesse, de susceptibilité, de jalousie, de division, d'exigence, de vanité.

Soyez des alchimistes qui transforment, en vous et autour de vous, ces formes inférieures de l'esprit, en esprit de vertu et de lumière, capable de recevoir l'Esprit Saint, l'Esprit de la plus pleine Harmonie.

Travailleurs volontaires, constructeurs de l'édifice, dites aujourd'hui d'un cœur sincère : Nous acceptons cette Loi d'Humanité, nous veillerons sur nous-mêmes afin de l'accomplir.

Toutes les vertus sont sociales, parce que l'homme est collectif.

Vous les appliquerez, ces vertus sociales, comme vertus familiales.

Vous cultiverez l'harmonie, la paix, la douceur, la patience, la force, de telle sorte que chaque famille soit baignée d'une lumière bienfaisante.

Immense est l'importance de la perfection du caractère, pour embellir les heures et leur donner la pleine efficacité.

Et pour cela vous évoluerez, en tout votre être, les vertus individuelles, qui ne sont vertus que parce qu'elles sont constructives de la famille, de la nation, de l'Humanité.

Vous devez être lucide, pour comprendre et choisir, pour approcher et éloigner, pour encourager et dissuader, pour classifier et pour former.

Vous devez être endurant, pour ne pas charger autrui de vos propres fardeaux, tout en étant prêt à accepter momentanément l'aide quand cela est utile.

Vous devez être tempérants, parce que cette puissance d'équilibre est la sauvegarde de la lucidité, de la prudence, de l'endurance et de toutes les autres vertus.

THÉMANLYS.

*(à suivre.)*





# Poèmes d'Ile-de-France

## NOUVELLE ÉLÉGIE AU JARDIN

### LES MOLIÈRES

*Groseilles et cassis de mon enfance : Treilles  
Du jardin potager !*

*Pêches !.. Vers vos douceurs aux musiques pareilles  
Que j'aime voyager !*

*Fruits que je savourais, prunes de Reine-Claude  
Ou prunes de Monsieur :  
J'aimais vos chaudes chairs, et l'herbe d'émeraude  
Et l'opale des cieux !*

*La tomate, étranglée à travers le grillage,  
Eclabousse toujours  
L'allée au sable fin, où la menthe sauvage  
Embaume avec amour...*

*Une petite ronce égratigne le faite  
Désagrégé du puits,  
Et l'escargot poursuit l'existence secrète  
Des hôtes de ce buis...*

*L'arrosoir fatigué, dont la pomme est perdue,  
Les deux pauvres sabots,  
Le râteau qui grinça sur les mottes fendues  
De la glaise —, et plus beaux*

*Que jamais, le grand saule avec ses grandes branches  
Et le poirier géant,  
C'est le même jardin qu'aux anciens dimanches,  
Lorsque j'étais enfant !*

*C'est le même jardin humblement monotone,  
Que j'aimais pour cela :  
Ce silence d'oubli, ce lourd parfum d'automne,  
Le Temps qui s'y coula...*

*Et cependant ! je sais que vous êtes fanées,  
Roses de mes ferveurs  
Enfantines !... Je sais que — depuis — les années  
Ont brouillé vos couleurs !*

*Je sais que le grand saule est mort sous les coups rudes  
De la hache, et je sais  
Que l'asile n'est plus des miennes solitudes,  
Où les autens français*

*Chantaient à mon esprit, familiers et classiques,  
Dans le rythme des vers...  
Rien ne survit du pré, de la maison rustique  
Et des ombrages verts !*

*Une main, meurtrissant les coutumes sacrées.  
Les rites émouvants,  
Effeuilla cette rose aux senteurs adorées...  
Le Passé pleura au vent !*

*Et pour que ma douleur plus longtemps se prolonge,  
On a changé jusqu'au  
Dessin du potager où je venais — ô songe !  
Mordre les abricots...*

*On a détruit la porte blanche, trop modeste,  
Et le puits, trop banal,  
On jeta l'arrosoir et les sabots agrestes...  
Que cela me fait mal !*

*On a brûlé le banc fragile que nous fîmes  
Pour y lire Ronsard...  
O plaisirs innocents, félicités intimes,  
Envolés en brouillards !*

*On a crucifié mon divin paysage,  
Mais il demeure encor  
Intact en ma mémoire, et devient avec l'âge  
Un sublime décor !*

MAURICE-PIERRE BOYÉ.

Mai 1923.



## DE LA SIMPLICITÉ

---

Après les surenchères, outrances, gageures, plaisanteries auxquelles les arts plastiques viennent de servir de prétexte depuis une quinzaine d'années, l'heure semble venue de la simplicité.

Les sortilèges des procédés, de la technique jouissent d'une faveur sans lendemain ; leur stérilité procède de leur origine matérielle, et seule l'inspiration spirituelle porte en elle le germe fécondant pour l'avenir.

La recherche de l'Esprit et de ses particularités suivant l'individu nous entraîne vers les arts, souvent à notre insu, avant les raisons d'esthétique générale.

Ainsi les reproductions de tableaux ou de statues, même parfaites, ne peuvent rien arracher à l'œuvre originale de sa vie, de l'empreinte de son créateur et elles n'ont pas d'intérêt artistique.

Ainsi, dans les musées, les chefs-d'œuvre disparaissant sous les réflexions, les couches d'enduits, de vernis, perdent leur prestige et parfois à notre admiration s'enchaîne une répulsion comme après une tromperie.

Si, par hasard, un tableau comme « La leçon de musique » de Fragonard semble avoir échappé au vandalisme des successions de conservateurs, il nous émeut incoerciblement, nous faisant revivre la figure de Fragonard plus encore qu'il nous captive par le sujet ou par la peinture.

Cette transmission de la personnalité dans la matière au-delà des limites assignées à la vie n'est obtenue que par la pureté et la simplicité d'intentions, non par le cabotinisme et l'esbroufe.

Il conviendrait donc que les jeunes hommes, inspirés par la vertu des beaux-arts, aient à la fois plus de confiance en eux-mêmes pour ne pas consulter les pontifes et les documents, et plus de modestie pour ne jamais penser à briller, à étonner et même à plaire, à tous ces artifices scéniques étrangers à l'émanation directe de l'esprit humain que reste pour l'avenir l'œuvre plastique.

*Tout doit être attendu du mouvement exprimant le passage de la conception à l'empreinte plastique.*

Et la vérité appartiendrait aux artistes les plus hermétiques et presque criminellement asservis à leur conscience et à leur cœur.

Si le douanier Rousseau a de chauds zéloteurs, sans doute le doit-il à sa simplicité éclatante, mais, qu'on en convienne, altérée de plus de niaiserie que de naïveté aux dépens de laquelle se gaussèrent ceux-là même qui l'encensent aujourd'hui.

Que cette simplicité soit celle de saint François d'Assise, ou du pénétrant et grave Poussin, ou de l'exalté

Van Gogh, ou du farouche vieillard Cézanne — elle prend alors pour nous l'éloquence manquant à ceux qui, tel Ingres, ont dogmatisé et, malgré leur talent, ont vicié sous les efforts de la volonté ce qui devait appartenir au simple instinct.

Il serait aisé de montrer que de notre temps seuls subsisteront les artistes n'ayant pratiqué aucune manœuvre réclamière, ceux qui n'ont pas varié depuis leurs débuts, suivant jalousement le fil de leurs émotions, laissant leurs facultés se développer en toute simplicité.

GEORGE BOUCHE.

---

# En Communion Profonde

ROMAN

(SUITE)

---

Et quand il est question non plus d'établir mais de renverser, de juger, de condamner, voici le nombre, le poids et la mesure qui réapparaissent dans leur splendeur inviolable : Mane, thecel, pharès.

...Toutes les splendeurs, toutes les magnificences, toutes les profusions, toutes les richesses semblent, dans la pensée du vulgaire, accompagnées d'une idée de désordre. Cette erreur énorme et étrange est réfutée par toutes les splendeurs, par toutes les magnificences, par toutes les richesses, par toutes les profusions de la création et par toutes celles de l'Art humain, par toutes celles de la poésie, par toutes celles de la musique. Elles s'appuient toutes sur l'ordre, sur le nombre, le poids et la mesure, comme une cathédrale ou comme un palais sur ses fondements. »

Cette notion vivante de l'ordre, partout réalisateur et transformateur des figures de l'être, n'est-elle pas l'affirmation solennelle de la science universellement présente, universellement identique, universellement

logique, universellement accessible, qui ouvre à l'intelligence le champ illimité de la certitude.

Après tous les doutes, toutes les obscurités, toutes les désespérances, toutes les ruines, notre esprit n'a qu'à se tourner vers cet Orient mystique, la contemplation de l'Ordre pour voir les pierres de son temple se reconstruire d'elles-mêmes et la lumière se séparer des ténèbres et les racines de l'action pousser vers l'avenir des rameaux vigoureux.

Mais que voilà, Monsieur, de longs discours sur d'inépuisables thèmes dont la frivolité ambiante nous interdit habituellement l'accès.

Pour me prouver que je n'ai pas trop abusé de vos instants, voudrez-vous bientôt me venir voir et librement développer les complexes structures d'une pensée qui a conquis dès l'abord ma vive sympathie. Je serai pour vous, chez moi, toutes les fois que vous me ferez l'honneur de m'annoncer votre visite.

Daniel SPÉRAN.

Lorsque Jacques voulut dégager et analyser l'impression que cette lecture lui laissait, il trouva d'abord un sentiment d'étonnement et presque de déception dont la confusion vibrante lui parut cependant lourde de découvertes à faire et de pensées à étreindre ; en lui, une sorte de chaos roulait ses vagues imprécises d'où sortirait peut-être, par le « fiat lux » de la réflexion la forme d'un monde d'idées nouvelles. Inconsciemment, toujours, devant une réalité qui se dévoile graduellement, l'esprit, s'affranchissant des lisières du temps, déploie ses ailes vers le but qu'il croit distinguer et l'imagination en détermine à chaque instant les détails même, sans attendre l'appui du signe qui témoigne de



la véritable direction. Aussi l'âme ressemble-t-elle alors au dôme changeant d'un ciel nuageux que les rayons du soleil au déclin colorent d'instables nuances. Des palais de rêves et des forêts de légendes naissent et s'embrasent successivement pour faire place à d'autres féeries mouvantes, jusqu'à ce que les lignes et les contours du fait enfin saisissables en leur netteté définie mettent fin aux constructions illusives, abandonnées non sans regret pour une vérité simple et sobre que pâlit par contraste l'éclat disparu des rêveries.

La lettre reçue ne répondait point à l'attente de Jacques; elle contenait autre chose, à quoi il lui fallait s'habituer avant de pouvoir en reconnaître et en aimer les perspectives lointaines. Il y distinguait mal le sentiment caché sous l'ampleur froide de la contemplation philosophique et l'apparente sécheresse des mots. Il s'était formé tout de suite l'idée de quelque poème comme la jeunesse en module amoureusement les strophes, confidence d'une âme qui cherche un écho, expansion d'un cœur qui s'élançait vers l'amitié, récit d'illusion ou d'épreuve dont la sincérité palpitante fait vibrer la chaîne du souvenir.

Rien de tout cela n'apparaissait dans la trame mesurée de ces pages qu'il parcourait de nouveau pour en saisir l'énigme; il aurait voulu comprendre le caractère de son correspondant et, suivant l'expression présomptueuse de sa jeune psychologie, en faire le tour; mais il accumulait les inductions sans voir surgir le centre qui donne la clé d'une intelligence. Et la sensation de quelque chose d'impénétrable à l'acuité de ses facultés actuelles commença à se faire jour. Ce fut la première idée positive qu'il parvint à dégager. Et elle était déjà comme une porte ouverte sur le mystère. Peu à peu, il entrevoyait que les ténèbres de l'inconnu,

pouvaient, devant certaines intelligences, se changer en ciels de lumière où des formes innombrables évoluent et dont les mouvements révèlent des lois de l'être, ignorées de tous ceux dont le regard n'illumine pas les mêmes profondeurs.

Et une attraction d'un genre qu'il ne connaissait point, sollicita puissamment l'éveil de sa curiosité.

Malgré des facultés artistiques remarquables, une nature éminemment sensible, une culture étendue et la lecture passionnée de quelques auteurs mystiques, Jacques n'avait pas franchi le seuil qui mène aux certitudes par l'expérience même et l'épreuve de la réalité des enseignements que contient la parole des Maîtres. Il ne savait pas encore parfaitement différencier les méthodes de lire et la plupart des pensées présentées flottaient comme un rêve suave et irréel, bercé par le courant voluptueux d'une imagination ivre de tendresse.

Avant la rencontre récente et enthousiaste de ces auteurs épris de mystère, en la fréquentation desquels il trouvait surtout l'aliment du cœur, les assises de sa pensée s'étaient fondées comme celles de presque toute sa génération sur le *Credo* philosophique de Renan et les propositions naturalistes de Taine, vivifiées par les belles audaces et les fécondes hypothèses de Guyau.

Contre les pensées nouvelles qui tentaient la conquête de sa raison, les pages se dressaient, toutes pleines d'appels à la prudence, au positivisme, seule croyance exempte du ridicule d'être dupe à la science analytique, seule autorité valable pour le contrôle de nos illusions, et c'était l'histoire de la littérature anglaise, les portraits de Ben Johnson, de Shakespeare, de Byron, où les forces de la nature se jouent des personnalités humaines, où

le déterminisme est le seul moteur et le secret du destin, où la vie n'est qu'un jeu étincelant, une féerie ravissante ! Et c'étaient les causeries mélodieuses de Renan éloignant dans le vague d'une insolubilité éternelle, reléguant parmi les douces chimères les inutiles problèmes de la métaphysique et de la morale, et c'étaient les « Vers d'un philosophe » espérant sans espérance, affirmant la volonté de croire au sein d'un désert d'angoisse et de doute.

Vraiment Jacques avait subi l'attrait de ces brillantes négations et comme un breuvage de science et de force, il avait plus d'une fois vidé la coupe tentatrice, afin de juger l'univers avec toute la lucidité du scepticisme. Mais quelque chose au fond de son âme était demeuré vivant qui lui parlait quand même d'inconnu, de mystère et d'un autre savoir et les racines de sa foi latente avaient gardé la puissance de refleurir.

La musique chantait en lui des harmonies qui étaient des révélations, la poésie enveloppait sa méditation d'une couronne d'idéal et souvent aux heures les plus profondes de son désir, il oubliait les orgueilleuses démarches d'une logique chancelante en un besoin des réalités sans bornes. Il se vit devant la lettre de Daniel, comme au carrefour d'un chemin. Pour la première fois, l'alternative lui était posée d'une manière inévitable ; il allait connaître le choix de sa volonté et l'inclination de sa conscience vers la route qui était la sienne. Ayant compris la gravité du problème inopinément surgi de la rencontre d'un étranger, qui peut-être était un frère, Jacques se promit de réfléchir intensément dans la sincérité et la liberté de son esprit, avant de formuler une réponse lourde d'avenir, car la sincérité et l'immensité de la demande éclatait à toutes les pages de cet entretien qui avait le pouvoir de dis-

tînguer, comme la pierre de touche l'or du cuivre, le désintéressé de l'ambitieux, l'impersonnalisé de l'orgueilleux, la force pleine de la vanité vide.

Certes il n'avait point prévu que d'une conversation presque mondaine soutenue à peine au-dessus des généralités habituelles dont l'échange est devenu banal et par conséquent bien élevé, car c'est un scandale intolérable d'oser venir troubler le sommeil des mots par le fracas d'une parole vraie, allait sortir un tel flot de pensées impérieuses et exigeantes qui l'entraîneraient, qui le questionneraient, qui l'obligeraient à des découvertes intérieures, à une connaissance de lui-même, jusque-là instinctivement écartée ! On était parti sans méfiance à travers les campagnes riantes des arts, échangeant des admirations et des sympathies individualisées et voici que sans y avoir pris garde, on était au pied de la montagne où le tonnerre gronde, où l'éclair fulmine, où l'âpre solitude est jonchée de laves, de basaltes et de granit, où nulle végétation ne repose et ne rassure les yeux !

Comme le guide s'était hâté et quel vaste espace il avait déjà franchi et vers quel but ignoré et certain le menait-il ?

Hello ! encore un nom qu'il n'oublierait plus, un nom qui marquera le degré d'une compréhension nouvelle et l'altitude de méditations plus subtiles ! un nom qui bientôt avec plusieurs sans doute accompagnera celui de l'ami, envoyé vers son âme en attente ; car Daniel lui annoncera, il le sent, d'autres doctrines et lui présentera comme des signes vivants d'autres hommes qu'il ne connaît point. Dès demain, il aura le livre des « Paroles de Dieu », afin de plonger courageusement dans la splendeur de cette pensée qui habite au seuil

de l'abîme, il gravira l'âpre chemin des cîmes mystérieuses, à travers les aspects terribles du désert et du chaos ; il montera dans l'ombre de la lumière ! et peut-être parce qu'il est prêt à voir et parce que Daniel a déchiffré la formule de ses puissances et que l'heure est venue, peut-être ses yeux seront ouverts et les ténèbres de la lumière lui ouvriront leur clarté !

Maintenant il semble à Jacques qu'insensiblement chaque passage de sa lecture, d'abord à peine étendu dans les sphères de sa mentalité, ait grandi jusqu'à remplir la totalité de son ciel intérieur et les espaces qui l'entourent ; il est baigné de vagues à la fois pesantes et impondérables qui roulent d'innombrables idées, qui l'assaillent, l'accablent, l'enlèvent, l'illuminent et qu'il reçoit sans faiblir comme un baptême de feu. Et des échos répercutés mille fois sur les obstacles de l'inertie reprennent en répons les grandes affirmations du génie dont le verbe a fait éclater les murs de son intelligence prisonnière pour l'inonder des flots purs de la Vérité qui est la Vie.

« Il y a un peuple qui est l'humanité et qui attend au dehors que les hommes de l'intérieur lui apportent des nouvelles, des nouvelles du temple. »

Et Jacques était un de ceux qui attend les nouvelles, et voici qu'un homme du temple lui avait parlé. « La foi est le principe, le centre et la fin de la parole. »

Il avait cru parler et il avait été muet. « Le nombre, le poids et la mesure ont été chargés d'établir le monde. »

Tout est pesé, mesuré, compté. Rien n'est inutile, rien n'est indifférent, rien n'est inactif !

La science plane sur tout ce qui est, sur tout ce qui devient ; une science illimitée dans tous les sens contient,

explique et réalise les transformations universelles. Tout est pesé, mesuré, compté. Et les causes se dévoilaient, et l'enchaînement se manifestait et les drames du souvenir montraient leur ressort secret, et les formes du rêve, par la puissance du nombre, s'équilibraient afin de naître, se revêtaient d'énergies, atteignaient l'existence, vivaient !

### III

Avec tout l'enthousiasme de la jeunesse et malgré la froideur de l'attitude, Jacques avait salué à travers la longue lettre de Daniel, la venue d'un ami. Sa réponse, encore qu'il voulût en contenir l'élan, éclatait de confiance affectueuse et de joie. Il avait dû se faire violence pour ne point écrire un chant de reconnaissance, un chant de victoire, un chant de louange en l'honneur de l'amitié ! Il avait attendu, avant de prendre la plume, l'apaisement des grandes vagues qui roulaient au fond de son cœur, parce qu'il eût été infailliblement emporté par les courants de son émotion jusqu'aux phrases déclamatoires à force de vie libérée, dont les mots sont impuissants à révéler la réalité véritable.

Lorsque le sentiment déborde et s'écoule à flots pressés, la poésie est présente et fait d'abord valoir ses droits. Alors l'expression n'est plus seulement dans les rapports des signes conventionnels qui forment le langage, mais encore dans la série infinie des analogies évoquées par l'image et par delà l'image dans la musique des sonorités et dans le rythme dont les mots ne sont plus que le véhicule. Aussi les intelligences averties savent-elles mesurer l'intensité du sentiment sur l'abondance, la richesse et la mélodie des formules

accumulées autour du même point et en apparence inutiles ou oratoires.

Jacques avait gardé pour lui seul les symphonies de son cœur éveillées par l'espoir d'une haute réalité ; il n'avait pas permis l'envol de son imagination, tandis qu'il était baigné d'ardentes paroles.

« Oh ! répondre bien vite, épancher le fleuve endigué des problèmes de mon intelligence, le torrent de mes attentes et de mes regrets, de mes rêves et de mes tristesses, la lave brûlante et confuse des désirs que chaque heure dévoile ! sceller maintenant le pacte de nos esprits pour ouvrir toutes grandes les portes de la confiance ; connaître l'expérience d'un autre soi-même ; recueillir l'essence éthérée d'un récit sincère, entendre l'épopée d'une individualité puissante ; contempler mon être au miroir d'une conscience amie ; multiplier toute impression par la force de facultés étrangères ; étendre les limites des horizons ; avoir un spectateur et un guide à chaque degré de l'œuvre ; échanger l'admiration ; partager la foi ! »

Du moins franchit-il un degré vers l'intimité prochaine et les formules en lesquelles il encadra l'annonce de sa visite et de très simples remerciements se colorèrent d'une poésie affectueuse et presque familière.

Pour venir voir Daniel, il choisissait, afin que leur causerie fut recueillie, cette heure mystérieuse et grave où le jour lentement s'efface dans le soir, heure propice qui invite à la méditation comme la lumière voilée d'un temple.

Au jour fixé, Daniel attendait l'hôte de sa pensée les yeux sur un livre, le front dans sa main ; les volets de la chambre étaient restés ouverts sur le crépuscule, une seule lampe sous l'abat-jour très bas et peu translucide mettait quelque lumière sur beaucoup d'ombre. Le

temps passait, mais la page contemplée ne changeait point ; au lieu de lire il pensait.

Il songeait à l'illusion dont la jeunesse s'abreuve et à la réalité qu'elle méconnaît ; il songeait au bonheur si ardemment poursuivi que la passion trompée par un incessant mirage laisse derrière soi et perd à jamais ; à l'enthousiasme qui, consumant la force dans l'ivresse de l'âme avant d'accomplir son objet, se dissipe ensuite en désenchantement ; à l'orgueil qui ferme et limite si pesamment l'intelligence. Voici que de nouveau, après tant d'expériences lourdes d'irréussite, il allait tenter l'épreuve douce ou cruelle de l'amitié ! Avait-il enfin compris les signes qui marquent la noblesse, la fidélité et le courage de l'âme ; les avait-il discernés, silencieux et incorruptibles témoins dans les intonations, les traits et les gestes de celui avec lequel il devait pénétrer dans le jardin fermé de ses pensées. Aurait-il ce regard qui les épanouirait comme les fleurs sous le soleil, cette sympathie qui les vivifierait comme l'eau printanière ? Surtout, libre de préjugés et sincère envers lui-même, pourrait-il transformer son rêve chaque fois qu'il verrait au-delà ? Aurait-il la force de mettre l'action au service de l'idée ? Et le jour où leur route se séparerait, saurait-il partir sans cette ingratitude banale : l'oubli.

Il revoyait les compagnons d'autrefois, ceux qui lui avaient promis la fraternité chevaleresque du bon combat et qui sous la bannière de l'indifférence guerroyaient maintenant pour eux-mêmes ; ceux qui avaient salué de toute leur foi généreuse la formule d'une synthèse qui les liait et qui l'avaient ensuite reniée pour ne pas désarmer leur ambition ; et ceux qui, satisfaits d'un lambeau de science, l'avaient agité comme un étendard



pour séduire la foule : et toute la longue théorie des renonciateurs de l'Idéal !

Mais une intuition inlassable écartait les souvenirs de défaite et il lui semblait entendre confusément dans l'avenir comme les échos d'une victoire !

Au cartel qui, de plus en plus, sollicite son regard interrogateur à mesure que le temps avance, l'aiguille vient à peine d'atteindre l'heure du rendez-vous, lorsqu'on introduit Jacques Delétoile. Et Daniel sincèrement reconnaissant d'avoir évité le trouble moment d'une longue attente accentue la cordialité du serrement des mains par des paroles de gratitude : « Je vous remercie, Monsieur, d'être venu et d'y avoir mis tant d'exactitude ; c'est un raffinement d'urbanité auquel je suis, je l'avoue, d'autant plus sensible que nos mœurs actuelles en rendent la manifestation tout à fait rare. Aimez-vous les mœurs actuelles ? Si vous venez quelquefois me voir, vous m'entendrez souvent, je pense, les critiquer avec quelque amertume. Je leur reproche la création de beaucoup de souffrances évitables et la destruction de bien des bonheurs. Mais qu'y faire n'est-ce pas ? »

*Jacques.* — En effet, il paraît difficile d'en faire dévier le cours. Le mieux est peut-être de se résigner et de s'adapter si bien à l'état des choses, qu'on devienne apte à vivre suivant une telle loi avec facilité et sans aucun regret. Comment, par exemple, dans l'action fiévreuse des journées trop courtes, l'intention la meilleure ne serait-elle pas surprise au point d'être inexacte malgré l'échange d'une certitude prévue et, même en certains cas, de faire défaut complètement, enchaînée par d'invincibles imprévus ?

*Daniel.* — Ne vous faites pas l'avocat, le panégyriste pour un peu de ces manquements de promesse

qu'il faut savoir excuser et pardonner, mais auxquels on ne doit jamais s'habituer.

C'est parce que cela est devenu banal, naturel et indigne du moindre regret chez la plupart, que je note ce fait comme un indice et un facteur de confusion sociale et de déchéance.

On veut faire tenir dans l'espace d'un jour un grand nombre d'actes, sans comprendre que l'acte, pour être accompli réellement, demande certaines conditions de réflexion, de temps, d'énergie dépensée et reçue, dont la limitation arbitraire détruit l'effet par insuffisance.

Au lieu d'actions pleines, vivifiantes, fécondes en résultats, il n'y a plus que des simulacres, des fantômes d'actions. On sème le vide et on récolte le vide. On n'a pas le temps de réaliser convenablement peu de choses parce qu'il faut effleurer sans cesse une multitude de choses. Aussi rien ne germe, rien n'est stable. Nulle terre n'est labourée profondément ; et les idées tourbillonnent sans pouvoir trouver un sol fertile où abriter leur développement nécessaire. Tout est devenu superficiel comme la mode, cette roue multicolore qui tourne incessamment pour la joie des marchands et pour celle des vanités. Avec la coupe des vêtements, la forme des chapeaux et la pointe des bottines, chaque année change aussi la carrière bien portée pour le mariage, la manière de plaire, et la littérature qu'il faut lire. Dater est le comble de l'inconvenance. Dans cet immense magasin de nouveautés qu'est la société moderne, il faut par dessus tout du « nouveau » ! Le goût, l'harmonie, l'utilité, l'adéquation aux usages ne comptent pas. C'est une course au changement. Ainsi la politesse a tant et tant de fois changé ses formules qu'on peut dire maintenant qu'elle n'est plus de mode.

Le livre classique est laissé aux spécialités des fossiles littéraires.

Le temps manque, en vérité, pour s'attarder aux œuvres anciennes, il manque même pour lire, il manque pour comprendre, il manque pour tout, sauf pour s'agiter du matin au soir dans le réseau des devoirs chimériques que la mondanité s'impose !

Oh ! les bonnes, les excellentes visites de cinq minutes, qui laissent après elles un souvenir si vivant, une vision si heureuse ! Oh ! les soirées exquisées partagées entre trois ou quatre salons, et les valse artistement divisées entre une demi-douzaine de danseurs par la beauté en vue ; et le concert dont on massacre, en une sortie désordonnée, l'envolée dernière et le frémissant silence final ! Et l'œuvre dont on parle, jugée d'après les colonnes hâtives d'une revue analytique en vogue. Vous me trouvez, n'est-il pas vrai, bien vainement misanthrope ? Vous vous trompez. Cette sortie n'est pas inutile. C'est une entrée en matière. N'oubliez pas que nous continuons ici notre conversation de l'autre soir, qui était, je crois, en somme, la présentation détaillée de nous-mêmes. Après nous être étudiés sur les œuvres de l'art dans une sphère exempte de passions, au-dessus des émotions journalières, nous voici plus près de notre caractère devant les objets directs de nos affinités et de nos croyances.

Certainement, abstraction faite des échos de l'ambiance, et tout sincèrement je ne puis me tromper en vous supposant un peu les révoltes et les regrets que je vous ai laissé voir.

*Jacques.* — Pourquoi me dites-vous ces choses ? N'y a-t-il pas un peu d'ironie, quelque attaque, même inconsciente dirigée par votre austère isolement contre

mon incessante rencontre mondaine? Vous savez combien je suis, souvent malgré moi, enlacé dans ce réseau que vous avez rompu. Et, certes, il y a bien des moments où je voudrais pouvoir aussi m'affranchir de cent obligations futiles qui se masquent de gravité. Mais, je l'avoue pourtant, j'ai maintes fois moissonné de la joie et d'heureux souvenirs en ces fêtes resplendissantes de la magie de tous les arts, où nous nous réfugions pour fuir les voix de la nuit silencieuse. Le théâtre, qui secoue l'inertie de nos âmes par le tableau dramatique des passions qui sont en nous, n'est-il pas une descente en nous-mêmes, bien plutôt qu'une fôlle distraction? Le concert, dont les rythmes magnifiques dominant notre être tout entier, entraînant nos forces en une danse harmonieuse et parfaite que nous ressentons comme un délicieux sommeil plein de féériques rêves, n'a-t-il pas une puissance mystérieuse qui fait éclore et développe en nous l'Idéalité? Et le bal, cette ivresse des yeux où sous les lumières la valse mélodieuse assouplit en lentes cadences le geste de la beauté, n'offre-t-il pas comme une synthèse vivante et spontanée de l'esthétique toute entière?

*Daniel.* — Loin de moi la pensée de condamner ces moments de beauté qui seuls tentent encore le réveil des nobles joies perdues. Je voudrais plutôt les magnifier s'il était possible et je regrette au contraire l'allure banale que l'accoutumance leur donne. Je vous l'ai dit, je suis choqué par l'absence des formes qui sauvegardaient la totalité de l'émotion. N'avez-vous pas senti au cours d'un bal, votre plaisir s'évanouir, lorsque près de vous des jeunes gens enlacèrent leur danseuse avec l'arrogance de conquérants, interrompirent une causerie par la réclamation impérieuse d'une promesse de danse, enlevant la jeune fille comme une esclave

pour l'accomplissement de cette promesse, après les calculs ridicules d'une comptabilité odieuse ? Lorsque, par des usages renouvelés des prétendants à la main de Pénélope, ils ont paru croire, oublieux du respect qu'ils doivent à leurs hôtes, que l'invitation leur conférait un droit illimité de s'amuser pour le mieux, prenant d'assaut le buffet, interpellant les serveurs comme au caravansérail, se livrant à mille combinaisons pour arriver premiers demandeurs auprès des toilettes les mieux réussies ou des plus notoirement riches héritières ?

Quand un groupe de nobles volontés aura su régénérer la grande noblesse des usages, alors les fêtes que vous aimez et dont j'aime, moi, le modèle méconnu, seront un asile lumineux et doux pour tous ceux qu'abreuvent seules les sources d'une réalité purifiée par l'Idéal.

Encore faut-il rester maître de soi et libre en face de ces attractions même ennoblies par les plus subtils sentiments. Chacun de nous a besoin d'un certain temps de recueillement pour retrouver l'unité qu'il a perdue dans la multiplicité des émotions du jour. Toutes les fois que soumis à la règle du devoir élégant ou à l'habitude devenue nécessaire, un homme sacrifie trop souvent ce moment de solitude au plaisir du monde, il s'inflige un état de dispersion spirituelle, durable et difficile à vaincre, qui lui ferme l'accès d'un perfectionnement légitime, d'un équilibre clair et puissant, d'une compréhension plus vaste de l'universelle beauté. Il y a une mesure spéciale qui fixe pour chacun le rythme de toutes les activités et limite le bien qu'elles sont susceptibles de produire par un mal antagoniste. De là un des sens du précepte de Delphes « Connais-toi toi-même. » Or, ce temps de repos nécessaire augmente évidemment en raison de la sensibilité

des tempéraments, de l'intensité des émotions soulevées et de l'étendue des répercussions ; il doit augmenter aussi en raison du degré de calme et de silence que demande l'élévation des contemplations habituelles et de la quantité d'énergie réclamée pour la réalisation de l'œuvre, traduction de la pensée. S'il en est ainsi, ne sont-ce pas les natures les plus raffinées les plus artistes, les plus hautes, les plus créatrices qui doivent le moins souvent de toutes aborder le rivage aventureux des réunions mondaines ?

*Jacques.* — Oui, vous dites vrai. Il semble à tort que l'artiste, parce qu'il en jouira davantage, doive continuellement se plonger dans l'embrassement magnifique des représentations de tous les modes ; puisque, tout au contraire, l'écho s'en prolongeant bien plus longtemps en lui, il est obligé par là même à des intervalles plus grands. Ce sont plutôt les inertes intelligences et les imaginations endormies qui, remplaçant par le nombre l'étroitesse de leurs sensations, finiront par recueillir ainsi l'heureux éveil de leurs facultés latentes.

THEMANLYS.

(à suivre.)



---

## CHRONIQUES DU MOIS

---

### LES LIVRES

oooooooooooooooooooooooooooo

Giovanni PAPINI : UN HOMME FINI,  
traduit de l'italien par Henry R. CHAZEL,  
rédacteur en chef de la revue LUX.  
(PERRIN, éditeur.)

Ferdinand OSSENDOWSKI : BÊTES, HOMMES ET DIEUX,  
traduit de l'anglais par Robert RENARD.  
(PLON-NOURRIT, éditeurs.)

---

Deux livres qui, en vérité, procèdent de mentalités totalement étrangères, de tempéraments nationaux ne possédant rien de commun ; deux philosophies dont aucune tendance n'est parallèle. Et, cependant, lorsque je lis quelques titres de chapitres de l'œuvre de Papini : *andante*, *appassionato*, *tempestoso* et *solenne*, je ne puis m'empêcher de transposer en l'élargissant encore, le ton fort de la tragédie de l'être intime de l'*Homme Fini* pour interpréter la puissance symphonique du drame où les races blanches et jaunes s'interpénètrent, dans l'horreur de la guerre et le mystère des temples, et dont Ossendowski est le premier héros.

L'auteur latin, et l'écrivain slave pénètrent profondément le problème spirituel des choses, l'esprit étant l'utilité de l'intelligence et celle-ci devant être considérée comme facteur essentiel du progrès humain réel et vrai. La réalité et la vérité de ce développement de l'homme — Papini, autodidacte, fils de l'Occident équilibré — les recherche dans l'intimité de son âme qu'il analyse exaspérément, qu'il dissèque voulant avec âpreté et farouche énergie y découvrir la

source, la cause, l'explication du Tout, comme pour contraindre cette âme, grandie par la volonté de connaître, à devenir le miroir, très pur reflet de l'Âme du Monde.

Ainsi Papini peut écrire :

« J'aime le génie vrai, l'âme grande, le héros gigantesque et solitaire comme une montagne la nuit. Le génie est enfant et fou, et il est génie parce qu'il a le courage d'être enfant et fou... Elles viennent du génie, ô moi-même, ces heures merveilleuses où il semble que Dieu parle par ta bouche, où tout est lumière, où tout s'ouvre, où tout est limpide et harmonieux comme l'eau d'un beau fleuve — ces heures où l'âme devient feu comme le feu, air comme l'air, amour comme l'amour — ces heures où par une mystérieuse folie, tout est possible et tout est sacré, où tu ne sais plus dire quel est le monde et quelle est ton âme. »

Et c'est ce qui permet à Papini de proclamer encore :

« Si l'homme, au lieu de se séparer du réel, comme de quelque chose en soi qui le juge et le mesure, se dissociait dans le réel de manière à sentir un frère en chaque atome et une sœur en chaque apparence, le corps limité de l'homme disparaîtrait alors dans le corps sans fin de l'univers ; le microcosme serait effectivement le macrocosme, toute partie du monde serait en quelque sorte une partie de sa personne — et, comme la volonté meut à son gré chaque membre de la personne, elle pourrait alors mouvoir chaque élément du monde. »

Ossendowski, lui, est enfant de l'énigmatique Slavie, un fils de ces peuples qui offrent, selon l'expression pleine de sens multiple d'Adam Nickiewicz, « un caractère particulier, celui de *l'attente* », un témoin de l'une des époques les plus troubles de la Russie. Et la destinée singulière, le jeu terrible des circonstances difficilement dominées par la *Volonté de Vie* du fugitif, de l'homme héroïque fuyant l'épouvante et la mort de Moscou, l'ont jeté en Asie, Terre Sainte, où depuis des centaines de siècles la réalité et la vérité du développement de l'homme sont enseignées et pratiquées sous des modes que l'Occident équilibré européen ignore encore. Et tandis que Papini, dans sa désespérance aiguë semble, malgré ses courses éperdues dans tous les domaines de la pensée sociale, esthétique, religieuse et philosophique, aboutir à la noire conclusion que le Vrai



est inconnaissable et laisse entrevoir que l'*Homme fini* n'a d'autre ressource, pour son salut, que de revenir à l'apaisement, la quiétude, la sérénité et la grandeur sublime de la Beauté Chrétienne, Ossendowski rencontre une tout autre connaissance, voit des pratiques qui l'étonnent, le confondent, s'entretient avec le Bouddha vivant.

Et c'est ainsi que nous lisons dans « Bêtes, Hommes et Dieux » — il s'agit d'une ancienne légende :

« La capitale d'Agharti est entourée de villes où habitent des grands-prêtres et des savants. Elle rappelle Lhassa où le palais du Dalai-Lama, le Potala, se trouve au sommet d'une montagne recouverte de temples et de monastères. Le trône du Roi du Monde est entouré de deux millions de dieux incarnés. Ce sont les saints panditas. Le palais lui-même est entouré des palais des Goros qui possèdent toutes les forces visibles et invisibles de la terre, de l'enfer et du ciel... Ils peuvent dessécher les mers, changer les continents en océans, et répandre les montagnes parmi les sables du désert. A leur commandement, les arbres, les herbes et les buissons se mettent à pousser; des hommes vieux et faibles deviennent jeunes et vigoureux et les morts ressuscitent. Dans d'étranges chariots, inconnus de nous, ils franchissent à toute vitesse les étroits couloirs à l'intérieur de notre planète... Les saints panditas étudient le monde et ses forces... »

Ainsi, en Mongolie, pays des miracles et des mystères, dans la cité des lamas du Temple, au pied de Bogdo-Ol, où toute prière est commencée par l'invocation sacrée « OM », dans la ville où se trouvent des dizaines de temples, de sanctuaires, d'obos, d'autels en plein air, des tours pour les astrologues, où vivent soixante mille moines, où se multiplient les écoles, les archives sacrées, les bibliothèques. — Ossendowski prend contact, en pleine guerre civile, dans le fracas de la mitraille, avec une tradition multimillénaire, — il apprend à connaître la réalité et la vérité du développement de l'homme qui, d'ailleurs, lui apparaît encore comme un problème plein de secrets grandioses et inexplicables, — il rencontre l'Asie « ce grand continent de pontifes mystérieux, de dieux vivants, de Mahatmas, d'hommes qui lisent dans le terrible livre de Karma, continent qui sort d'un long sommeil. Cet océan de centaines de millions d'êtres humains, est soulevé par des vagues monstrueuses. »

*Nulle conclusion décisive* dans le livre de Papini, aucun *grand cri d'espoir* dans la tragédie d'Ossendowski. Mais le latin retournera à l'apaisement de la Certitude Romaine deux fois millénaire, cependant que le Slave se rapprochera toujours plus de la Lumière vivante de toutes les cités asiatiques où travaillent « les dieux vivants, les 30.000 bouddhas et les 60.000 moines ».

Ossendowski, dans son livre remarquable, n'a pu expliquer la cause profonde de ce rapprochement inéluctable. J'essayerai d'en formuler le motif dans mon prochain article sur l'œuvre d'Adam Nickiewicz « *les Slaves* ». Je parlerai aussi d'un ouvrage récemment paru à Bruxelles de M. Isidore Poiry « *La Réforme de l'Éducation* ».

MARC SEMENOFF.



LE MAITRE DE LA JOIE  
Roman par Madame Hélène CLAIROY  
(A. DELPEUCH, éditeur.)

Ce court roman est une excellente nouvelle. Il en a la force rapide, les éloquents raccourcis, le charme d'une écriture sans fatigue.

Régine Dutroy aime le dramaturge Stéphane Chevert. Dans la perfection passionnée d'un amour que le lyrisme quotidien nourrit et que l'intelligence exalte, l'homme est le maître de la joie. Régine attend tout de lui, la plénitude de la chair, l'intensité de la pensée, le goût des heures, l'oubli du destin, et jusqu'au sens qu'elle a d'elle-même. Le drame est simple, d'être deux hors de l'unité. C'est, explicitement, la naissance de la jalousie chez la femme, implicitement, l'état de désaccord inévitable entre une passive dont rien ne vaut que sa joie dans la halte, et cet esprit d'homme qui ne quitte pas l'exigeant besoin de se renouveler. C'est la peine éternelle de ceux qui ne s'efforcent pas parallèlement vers la résurrection quotidienne des amants qui est celle de l'amour, sans quoi il meurt. Toute sécurité a le sentiment de son péril qui est de diminuer en ne s'accroissant point. Régine craint de perdre ce qui la fait; tout

effort à l'effroi de ce qui l'entrave, et Chevert alourdi par cette âme exclusive, exigeante, cherche l'aide extérieure qui le portera en avant. Il sympathise avec une passante. Chez Régine, alors, s'exaspère le jeu imaginatif de la jalousie, de l'hypothèse, du rêve, fouetté d'instant en instant par l'excès des joies qu'elle goûte encore et craint mieux de perdre.

Epanouissement de la jalousie, qui se précise dans l'obscur et ne se révèle que par la douleur qu'il cause, admirable construction inconsciente qui se forme pour la défense de son bonheur, de sa nécessité, galvanisant par la torture tout ce qui peut le sauver, c'est l'instinct plus fort que tout qui exige son bien par la perfection de son mal. Puis Régine reprend conscience, l'intelligence moins courageuse que la bête renonce, et, pour s'assurer de sa volonté, de sa dignité d'âme, pour tenter l'impossible effort de maîtriser le sentiment par la raison, pour se clamer à elle-même l'indépendance qu'elle veut avoir, l'individualité qu'elle n'a pas, farouchement, puérilement, brise ce qui reste d'un bonheur dont elle aurait honte de songer à se satisfaire. Idéalisme ! Voilà l'essai banal de guérir petitement la vie par la vie, de combler l'immensité d'une absence avec la poussière des instants, le plus banal essai, un songe à peine, de guérir une passion vive et qui se débat par l'amour de rencontre qui ne comble rien. Et puis, simple, noble en somme, aveu d'impuissance, rare préférence de la douleur au néant. Régine retourne à l'excès de son mal, au souvenir de sa joie, à ce qui reste d'elle en elle-même, à Chevert qui sera de jour en jour plus loin d'elle, d'elle de jour en jour esclave, mieux privée de fierté, de beauté intérieure, dans une lâche faiblesse qui se veut sincère et se contente à se sentir diminuée d'une indispensable présence.

C'est le roman d'une âme qui n'a encore pris conscience ni de ce qu'elle vaut, ni de ce que veut la vie ; roman des femmes privées de foi, hors de la vérité de l'existence, emprisonnant une intellectualité naissante dans l'amère et vaine satisfaction de sentir, inutiles à elles et aux autres, confondant la compréhension et la connaissance, vivre et être vécue, individualité et sensation. Elles portent à l'amour, parce qu'il est l'image d'un état excessif de joie dans l'esprit et la chair mêlés, la force et la volonté qui sont faites pour l'accroissement de l'âme et son état de perfection et de bienfaisance entre

l'idéal et la réalité. Nulle sécurité ne sera pour ceux dont chaque jour ne se donne à une tâche mieux humaine, pour eux tout tombera en poussière s'ils ne tiennent qu'aux fruits de l'heure. La vie ne comblera que qui donne avant de recevoir. Le miroir n'est pas une clarté qui se déserte au départ de la flamme. Et la peine reste à qui ne se crée pas la joie.

C'est un livre intelligemment voluptueux, sainement féminin, où se dévoile ce qu'il y a d'obscurément physique dans la sentimentalité de la femme. En des décors choisis avec sensibilité, ressuscités avec art, à quoi la pensée s'enracine et se nourrit, le dialogue voisine avec la pureté première des sentiments éternellement humains. Dans une atmosphère d'élévation spirituelle, de cohésion psychologique, de beauté formelle, c'est, déjà, une œuvre.

PÉRADON.



## LES THÉÂTRES

.....

### CHALIAPINE dans " BORIS GODOUNOW " à l'Opéra

C'était, enfin, à l'Opéra, par un soir de la mi-juillet, la représentation déjà deux fois remise, devant le public étincelant et désabusé de ces galas.

*Il* parut, magnifiant de ses épaules la pourpre même du sacre : la salle ne fut plus que silence éperdu, contemplation passionnée.

Quelle est donc cette force qu'il y a en Chaliapine, cette force qui, le soir où il chanta pour la première fois à la Scala de Milan devant des jeunesses surexcitées pour qui l'art avait une patrie, et qui l'attendaient avec, aux mains, les armes matérielles du mépris, arracha à ce public conquis la plus délirante et la plus méridionale des ovations ; — cette force qui, le soir où il débuta, il y a vingt-cinq ans, au Solodownikoff de Moscou dans la « Judith » de Séroff, bouleversait la Russie entière par la voix de ses journaux et inspi-

rait au plus grand critique musical du temps cet hosannah à l'Holopherne magnifique :

« Réjouis-toi, ô Russie, tu as un grand artiste ! »

Certes, fameuses, et à juste titre, la distinction d'un Battistini, la puissance romantique d'un Vanni-Marcoux, mais l'art d'un Chaliapine défie l'analyse. Un seul mot l'approche : *la perfection*.

Point d'éclats. Point de gestes excessifs. La mesure, sans raideur. Mieux que sobre, c'est juste. Cet homme n'interprète pas, il vit. Et le combat est intérieur. Il joue *en dedans*. En lui est le clavier d'une sensibilité hors de pair. Le geste traduit la note secrète, telle que. Et l'harmonie est totale : La perfection.

On éprouve, à suivre cet homme en scène, un absolu sentiment de plénitude. Plus rien d'autre n'existe. Et la voix même est une volupté. Cette voix qui, entendue par bonheur un jour que, débardeur sur la Volga, il travaillait en chantant, aimanta la carrière inouïe. Voix caressante de basse chantante, si extraordinairement suave. Rien qu'un filet, souvent : ainsi chante, parfois, Reynaldo Hahn...

Je dirai bien ce décor exquis du Kremlin bleu et or, choix délicat de M. Rouché, mais comment rendrai-je les mains de Chaliapine, ces mains incomparables, larges, aux doigts de grâce comme les mains de la Duse, ces belles mains de tendresse dans le duo avec son fils chéri Féodor, ces mains tour à tour inquiètes, implorantes, menaçantes et finalement secouées d'un spasme de folie au récit que fait Chouisky apeuré de l'assassinat de l'enfant Dimitri. Car montent parallèlement dans l'âme de Boris, avec l'horreur du crime initial qu'on lui rappelle, la satisfaction de son espoir dynastique, sûr, à ce prix, de l'imposture du faux tsarewitch. Terrible dualité de sentiments venant au paroxysme où, par la puissance de Pouchkine, se trouve dépassée l'horreur même de Macbeth !

A une scène d'une telle intensité dramatique, et alternant avec les extraordinaires effets de foule de l'œuvre de Moussorgsky, il fallait l'artiste de génie. Ce devait être Chaliapine, ce passionné qui, avec la même sincérité, pouvait, après avoir créé devant le tsar en personne le Sousanine de « *La Vie pour le Tsar* », tomber à genoux en pleurant de joie et de vénération devant le maître

véritable de toutes les Russies, et, des temps et des temps plus tard, avant de chanter pour les bolcheviks, triompher avec *la Marseillaise* devant les ambassadeurs et la Douma, aux jours éphémères du gouvernement provisoire.

Artiste sans pareil, qui restait fidèle au Beau !

Par exemple, est-il besoin de le dire, Chaliapine en scène écrase, sans qu'il y ait lieu de s'en prendre à autre chose qu'à sa splendide maîtrise, tout le reste de l'interprétation. Et ce divorce est encore souligné par le fait qu'il chante en russe, comme deux ou trois interprètes, venus avec lui, tandis que les personnages de second plan leur répondent en français.

Il y a là une disproportion forcée, dont souffre l'effet d'ensemble, sans qu'elle mette obstacle à la ferveur. Mais l'on peut se demander si, trop bien servie par un artiste inégalable, l'œuvre de Moussorgsky n'aurait pas gagné à une interprétation plus homogène, plus fidèle à la ligne générale. Il ne faut point voir là de critique à l'égard d'un interprète à qui ne pourrait être reprochée que sa perfection, mais peut-être un peu un de ces « points de vue d'auteur », trop sensibles à l'intention première.

Peut-être même l'âme de l'œuvre serait-elle restée plus intacte si la pièce s'achevait non sur l'écroulement magnifique de Boris Godounow devant le Conseil des Boyards, mais, comme il était dans le vœu de Pouchkine et de Moussorgsky, dans la forêt de neige et de silence, où, sur le peuple russe, comme aujourd'hui encore il pleurerait, pleure un innocent... Desservant, de si peu, l'interprète, cette fin, avec son recul de poésie et si conforme d'atmosphère, servait mieux la splendeur.

Car la musique de Moussorgsky semble l'âme même de la Russie, toujours pareille à elle-même et toujours nouvelle, inquiète de mieux, avec un sourire d'attente de volupté sur quelque secret de désespérance. Insatisfaite, mais creusée au profond d'elle-même, sauvage, farouche, unissant ces deux contraires innés de vivre la vie avec intensité et de se totalement abandonner à elle, l'âme russe est bien comme Henry Marx voulait l'âme humaine, « *heureuse, mais inconsolable* ».

Philippe CROUZET.

## LA MUSIQUE

oooooooooooooooooooooooooooo

*Notes brèves sur des Pièces modernes.*

— En janvier, le Quatuor féminin *Capelle* a présenté courageusement des œuvres modernes, jouées avec virilité et sentiment : Le 1<sup>er</sup> Quatuor de *D. Milhaud*, composé en 1912 dans la campagne d'Aix, à la mémoire de Cézanne, est poétique, frais, sensible, lumineux. *M. Milhaud* sait composer, — quand il veut... Le Quatuor de *Germaine Taillefer* possède un « Intermède » d'une exquise tendresse au milieu de deux mouvements encore incomplètement vigoureux.

Les « Petites Pièces » pour Quatuor de *Casella* sont bruyantes, mais débordantes de rythme. La « Valse Ridicule » est ironiquement amusante, avec le motif original de valse au violon et la plainte de l'alto.

\* \* \*

L'active Société Musicale Indépendante a exposé quelques œuvres intéressantes au cours du trimestre.

Le succès de la « Sonatine pour deux violons et piano » de *M. Rosenthal* était assuré déjà par le charme de ses deux interprètes, Mesdemoiselles *Frantz*. Le troisième mouvement « Simplement » (remplaçant le scherzo) pour les deux violons seuls est gracieusement composé de douces sonorités aiguës.

*M. J. Ibert* a écrit sur un poème de *T. Derème*, « La Ver dure Dorée », des mélodies pleines de poésie et d'humour, — agréablement modernes.

*Debussy* : « Epigraphes Antiques », — à quatre mains (1<sup>re</sup> Audition).

[Pour invoquer Pan, Dieu du vent d'été — Pour un tombeau sans nom — Pour que la nuit soit propice — Pour la Danseuse aux crotales — Pour l'Égyptienne — Pour remercier la pluie, au matin.]

Le Soleil du Maître aurait pu ternir l'éclat des jeunes astres, — non, la musique de *Debussy* anime, au contraire, celle de ses descendants.

*M. O. Guerra* a écrit à Rio-de-Janeiro, en 1920, une « Sonate »

pour flûte, hautbois, alto et piano, — bien timbrée, aux rythmes originaux, et d'une jolie couleur.

Il n'en est pas de même du « Quintette à vent » de M. L. *Sowerby*, pensionnaire de l'Institut Américain à Rome. On a l'impression que les instruments cherchent vainement à s'accorder jusqu'au Final, — où l'on se croit alors à la foire aux chevaux de bois.

*Albert Roussel* : « Madrigal aux Muses » (chœur de femmes).

« ... *Souffrez les amours sur vos traces,  
Muses, souvenez-vous toujours  
Que l'esprit est sans les amours  
Ce qu'est la beauté sans la grâce!  
C'est à l'amour qu'il faut céder,  
Quel autre charme nous arrête?  
L'esprit peut faire une conquête,  
Mais c'est au cœur à la garder... »*

M. Roussel, dont la musique est qualifiée par A. Cœuroy de « tendre confidence », ne pouvait traiter ce sujet qu'avec un charme plein de grâce.

Mlle Hortense de Sampigny a joué, avec la noblesse qui la caractérise, — la 2<sup>e</sup> « Sonate » pour violon et piano de M. E. *Frey*. — Dans la forêt des auditions musicales, le promeneur croise alternativement des taillis, des broussailles, des troncs morts, des hautes futaies. Ici, c'est devant un bel arbre qu'on s'arrête : les branches en sont esthétiquement disposées et le feuillage expressivement varié.

\* \*

En février, la « Société Moderne des Instruments à Vent » a donné, entre autres choses :

— Une « Petite Suite » en quintette de M. P. *Hindemith*. Ce compositeur, le « grand espoir de la jeune école allemande » et dont la production est déjà « colossale », a des « tendances humoristiques » un peu ternes...

— Un « Divertissement et Musette » (quintette et piano) de M. *Samazeuilh*, — plein de gaité, de charme et de fraîcheur.

— Une « Sonate » à deux flûtes de *Hændel* (1<sup>re</sup> Audition), découverte par M. Fleury, flûtiste, — chercheur persévérant. Cette œuvre ravissante fut la meilleure du concert.



— L'Association V. Haüy a consacré une séance aux œuvres de M. G. Singery.

Ce musicien est né en 1892 à l'île Maurice, avec une faiblesse de la vue ; ce qui lui a valu de venir en France pour retrouver la lumière.

M. Singery est devenu organiste et compositeur.

La pièce la plus importante et intéressante du concert fut la « Sonate » pour violon et piano, composée en 1912 et dédiée à M<sup>me</sup> G. Lorrain, qui l'exécuta avec toute l'âme, la poésie et la tendresse dont elle est toujours si riche et généreuse.

Cette œuvre a été commencée à Paris et terminée à Versailles. Le début, agité, s'achève dans une atmosphère calme et paisible comme les soirs tropicaux, — le milieu est pensé en style classique avec une passion contenue, — la fin est brillante comme la vie intellectuelle dans la Civilisation.

— M. André Caplet est un compositeur rempli d'esprit, de finesse et de tact. Ses œuvres sont délicates ; il donne toute leur valeur aux moindres détails. C'est pourquoi il est si excellent chef d'orchestre.

Fin mars, M<sup>lle</sup> Micheline Kahn et le Quatuor Poulet ont parfaitement interprété le « Conte Fantastique » de M. Caplet. Le sujet est une histoire d'Edgar Poë : Le Masque de la Mort Rouge.

... « Dans une atmosphère lourde d'angoisse et d'épouvante... »

Ce morceau est une orgie harpesque de terreur harmonieuse. C'est bien le « spectre horrible et fatal » qui musicalement glace le sang dans les veines ; — mais l'expression est si merveilleuse et le développement si discret, que l'œuvre devient un délire dans le bal masqué de l'abbaye, — terminé par la mort des convives sous une « rosée sanglante ».

— D'autre part, au commencement d'avril, M. Gaston Blanquart jouait avec la perfection dont il est coutumier, des « Improvisations » de Caplet pour flûte et piano (1<sup>re</sup> Audition) accompagné par l'auteur.

« Nostalgique, gracieux, lointain, vif » — autant de nuances arc-en-ciellement colorées et des sonorités idéales.

A ce même concert, M<sup>lle</sup> Marcelle Blanquart enchantait réellement l'assistance avec la « Ballade en la b » pour harpe de M. Busser.

ANDRÉ DE COUDEKERQUE-LAMBRECHT.

## UN CHOIX PARMIS LES LIVRES

oo

### LE PETIT ROI, par André LICHTENBERGER

D'amusants tableaux, où les scènes intimes voisinent avec des aperçus tragiques, nous montrent ce que peut être la vie d'un jeune roi de huit ans dans une petite monarchie du proche Orient. Une âme juvénile qui porte de lourds atavismes, comme aussi le faix écrasant de la solitude, de l'étiquette et des devoirs royaux — une existence d'apparat, monotone, artificielle, ralentie, vue à travers un cerveau d'enfant — voilà le contraste continu qui fait le piquant de ce livre ; contraste que l'auteur essaye de nous rendre encore plus sensible par la naïveté voulue avec laquelle il conte des événements souvent sérieux, parfois terribles. Ces pages ne manquent ni d'originalité ni de charme.

### MARIA CHAPDELAINÉ, par Louis HÉMON

La vie du paysan canadien perdu avec sa famille dans la solitude glacée du coin de forêt qu'il défriche — des rêves de jeune fille éclos dans la monotonie de cette existence et étouffés presque aussitôt par ses rigueurs ; avec d'aussi simples éléments l'auteur a su composer des tableaux d'un charme pénétrant ; l'homme et son rude labeur y semblent peu de chose devant l'immensité de la forêt sans fin, et les remous de l'âme humaine y sont comme atténués dans la placidité de la nature. Tout cela est d'une force grave et mélancolique.

### LE BOURG RÉGÉNÉRÉ, légende par M. Jules ROMAINS

Comment, avec une simple phrase, on peut transformer une bourgade assoupie en ville laborieuse et vivante, tel est le thème imaginaire que l'auteur a traité sur un mode réaliste. Avec sa virtuosité coutumière il fait descendre la fantaisie dans les détails de la vie quotidienne et, en se penchant sur elles, anime les choses matérielles jusqu'à découvrir les fils les plus ténus des impondérables. Cette vie qui parcourt tous les degrés en apparence les plus figés du monde sensible, ces rapports insoupçonnés entre les êtres et les choses, c'est le domaine de M. Jules Romains ; il y conduit et retient le lecteur par les ressources d'une observation aiguë et de ce style condensé, coloré qui lui est tout personnel. S. B. de T.

# Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Paraît vers le 5 de chaque mois, sauf en Août, Septembre et Octobre.

PRIX DU NUMÉRO : Fr. 2.50

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

France..... Fr. 20.—  
Etranger..... Fr. 25.—

Les abonnements doivent être adressés à M. Léon COBIENCE, administrateur, 145, rue de la Pompe, Paris-XVI<sup>e</sup>.

Ils partent toujours du premier numéro de l'année en cours qui paraît en mai

*Les manuscrits, ainsi que les recues qui font l'échange, doivent être adressés à M. Maurice HEIM, rédacteur en chef, 16, Rue Vavin, Paris (6<sup>e</sup>).*

**LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS**

Chaque auteur est responsable de ses articles.

## Idéal et Réalité

**ne publie que de l'inédit.**

Par sa ferme tendance d'équilibre traditionnel, par son intense désir d'aider le progrès, par l'accueil volontairement fait aux jeunes talents **Idéal et Réalité** attire et groupe tous ceux qui veulent participer au renouveau actuel de la pensée

# Editions du Faune

## Gustave ROUGER

L'Autre Désir. . . . .	Fr. 6.50
Sonnets à rebrousse-pois . . . . .	» 4.50
Poèmes du Moghreb. . . . .	» 5.—

## William TREILLE

Le Prélude à la Tourmente . . . . .	» 8.50
-------------------------------------	--------

## Vient de paraître chez A. DELPEUCH

éditeur

51, rue de Babylone, PARIS (VII<sup>e</sup>)

<i>Pascal Thémánlys</i> : Le Monocle d'Émeraude. Fr. 5.—
<i>William Treille</i> : La Tourmente enchantée. » 7.—
<i>Marc Semenoff</i> : Introduction à la Vie Secrète. » 6.—
<i>Hélène Clairroy</i> : Le Maître de la Joie. » 7.—

## ON TROUVE ÉGALEMENT A LA LIBRAIRIE DELPEUCH

### LA REVUE " IDÉAL ET RÉALITÉ "

ainsi que les ouvrages suivants :

## THÉMANLYS

Les Ames vivantes, <i>roman</i> . . . . .	Fr. 6.—
Misère et Charité, <i>étude sociale</i> . . . . .	» 6.—
La Route Infinie, <i>2 actes en prose</i> . . . . .	» 3.—
Le Miroir Philosophique, <i>1<sup>re</sup> série</i> . . . . .	» 2.—
L'Humanisme, <i>étude sociale</i> . . . . .	» 4.—

## Claire THÉMANLYS

La Conquête de l'Idéal . . . . .	» 5.—
Le Rayon Vert, <i>un acte</i> . . . . .	» 1.50
Premiers Pas vers la Route Spi- rituelle . . . . .	» 2.50